

Alain Fauconnier

Le Disparu de Waterloo

Roman



ÉDITIONS
CABÉDITA
2020

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Chantal, mon épouse, pour son écoute attentive et Christèle Fromain-Gardaz pour l'attention et les conseils qu'elle a bien voulu m'accorder.

Couverture: Ernest Crofts, *The Morning of the Battle of Waterloo* (DR)

© 2020. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-875-4

Le jour du mois d'août où je visitai Waterloo, le ciel
était implacablement rayonnant; les arbres frissonnaient
à peine sous le vent qui balançait les moissons hautes.
Quelques paysans chantaient en travaillant sous la chaleur.
Les oiseaux pépiaient sous les feuilles plus fraîches,
et le long des peupliers, où stridulaient les cigales,
les papillons blancs se tenaient les ailes repliées.
Rien que l'image de la vie, le bonheur, la joie...
Au loin, sur la route de Charleroi, ce nuage de poussière soulevé
brusquement, ce n'était plus une armée en marche,
ni les grenadiers descendant vers Mont-Saint-Jean
des hauteurs de Rossomme; c'était un troupeau de bœufs
que le berger menait au marché de Bruxelles.
Comment croire qu'en ce lieu si calme, il n'y a pas
cinquante ans, tant de sang a été répandu? La mémoire
des hommes est, après tout, plus longue qu'on ne pense.
Les véritables oublieux, ce sont les pierres, les arbres,
les murailles... Un peu de pluie sur ce carnage, puis un
rayon de soleil, et tout a disparu.

D'après Jules Claretie, *Voyages d'un Parisien*, 1865.

Prologue

La demi-solde ?¹ Antonin de Cernay n'y avait jamais songé.

Quand on participait à la gloire de l'Empire, ce n'était pas du domaine du possible. Pourtant, à son retour de Russie en novembre 1814, après deux ans de captivité, l'Empereur avait abdiqué et n'était plus que le roi d'une île minuscule. La France de Louis XVIII ne voulait plus de la grande armée impériale, foyer de tous les bonapartistes notoires. Comme des milliers d'autres officiers, Antonin avait été licencié et ne touchait plus qu'une demi-solde. Les soldats avaient aussi été forcés de quitter les rangs en masse, sans indemnité ni compensation, abandonnés à leur sort. Dans le même temps, le Bourbon ressuscitait les gardes de la Porte, les Cent-Suisses, les Mousquetaires... tous postes ouverts aux anciens émigrés exclusivement. Ces nobles engagés au service du roi devançaient les roturiers sur le tableau d'avancement. Les années passées en émigration étaient considérées comme en activité, les années passées à ne pas servir Napoléon comptaient aussi.

Antonin savait tout cela et disait, aigri :

– Il suffit de n'avoir rien fait pour avoir de l'avancement !

Sous l'Empire, les Français pensaient que la noblesse d'autrefois n'avait plus sa place, qu'elle avait fait son temps, qu'on n'avait plus besoin d'elle. Et voilà que l'Ancien Régime resurgissait avec la volonté de gommer vingt-cinq années de transformations en faveur du peuple ! Seule concession, la Charte, dont

¹ Un demi-solde : officier de l'armée impériale placé en non-activité par la Restauration. Il ne touche que la moitié de sa solde.

les ultras exigeaient la suppression. Ce roi obèse, infirme, dévot, plus préoccupé de cuisine et de calembours que des affaires de l'État, rétablissait l'étiquette de Versailles au château des Tuileries. Lors du grand couvert, ses sujets, à condition d'avoir une tenue propre et décente, pouvaient défilé devant lui, et le regarder dévorer toutes sortes de chefs-d'œuvre culinaires, comme son aïeul Louis XIV.

En fait, Louis XVIII exaspérait. On le trouvait ridicule, il ne tenait pas la comparaison avec Napoléon. Pour l'armée, l'Empire était demeuré une partie inachevée qui nécessitait le retour de l'Empereur. Depuis qu'Il avait été écarté, les militaires grondaient. Dans les casernes, dans les défilés, les soldats criaient «Vive l'Empereur!» Le 15 août 1814, la Saint-Napoléon fut l'occasion de beuveries. On célébra ensuite le sacre du 2 décembre et Austerlitz. On n'appelait plus le roi qu'en disant : «Louis le cochon»... Lequel avait eu la mauvaise idée de maintenir la Légion d'honneur en remplaçant l'effigie de l'Empereur par celle d'Henri IV! Une insulte à l'ex-armée impériale! Pis encore, les princes la distribuaient à n'importe quel pékin : commerçants, fonctionnaires, maires, tous ostensiblement royalistes!

– Ça va mal pour nous, messieurs, disaient les anciens en se rencontrant.

Antonin n'avait plus le droit de circuler sans passeport. Il ne touchait plus que 44 francs comme ancien lieutenant. Pas de quoi faire bombance tous les jours.

Que faire avec un train de vie si modeste? Il vivait à Lambres, hameau au milieu des vignes, proche de Tournus en Saône-et-Loire. Autrefois, le lieu avait été beaucoup plus vivant, mais les vigneronns l'avaient déserté progressivement pour se mettre à l'abri derrière les remparts de la ville. De Lambres, il ne restait plus que sa chaumière, des pans de murs et une chapelle à peu près intacte, entretenue par les bigots. Une chapelle où Antonin ne mettait jamais les pieds, il en aurait plutôt fait une remise.

Les jours passaient dans son humble demeure, léguée à la famille de Cernay par une tante. Son père lui en laissait l'usufruit.

Son uniforme défraîchi avait rejoint une armoire. Sauf le bonnet de police avec son pompon à franges dorées qu'il mettait chez lui de temps en temps.

Triquet, son fidèle ordonnance, sans aucune famille, l'avait suivi dans sa retraite. Ils s'étaient attachés l'un à l'autre pendant le désastre de Russie, comme quoi la misère peut créer des liens solides. Triquet servait son maître encore et toujours, jusqu'à devenir avec le temps davantage qu'un domestique, plutôt un vieux camarade, finalement deux amis qui en avaient vu de dures côte à côte.

Ils jardinaient ensemble, c'était toujours ça de gagné sur la demi-solde. Antonin disait, amer :

– Tu vois à quoi nous en sommes réduits, hein Triquet ? À regarder pousser nos légumes !

– C'est pourtant vrai, mon lieut'nant, soupirait Triquet.

Avec l'inactivité, Antonin prenait le temps de s'écouter, les anciennes blessures se réveillaient : un petit éclat d'obus au-dessus de la cheville gauche et un coup de biscailien en fin de course sur la cuisse du même côté, souvenirs de Wagram. De la Russie, il avait rapporté des engelures aux doigts et aux orteils.

– Triquet, le temps va changer, je sens mes engelures ! disait-il comme « un vieux de 25 ans ».

Il avait aussi quelques rhumatismes attrapés à coucher dehors sous un caisson par tous les temps : la pluie, le brouillard, la neige...

Sa Légion d'honneur, gagnée à Wagram à la tête de sa batterie, et arrachée par un cosaque à la Bérézina, ne pouvait hélas trôner dans un cadre comme chez les autres vétérans. Lorsque le cœur n'y était pas, il se levait tard, fumait la pipe ou le cigare de longues heures, ressassait le bon temps ou rêvassait. Parfois, il regardait avec les badauds la Garde nationale manœuvrer sur le Champ de Mars à Tournus. Lorsque les exercices étaient mal faits par ces amateurs, ou que l'autorité s'exerçait piètrement, il

lui démangeait d'intervenir. Mais bon, l'odeur de cuir et le cliquetis des armes lui rappelaient l'Empire, la nostalgie le reprenait...

Sa vie était réglée comme du papier à musique, avec cette exactitude propre aux militaires qui n'ont pas les moyens de s'offrir des fantaisies. Chaque matin, Triquet et lui entraient au café Perraton à 10 heures précises. Ils commandaient un cognac, la goutte ou un verre de vin, puis se consacraient à la lecture de la gazette, commentaient les nouvelles à haute voix, sans que personne ne puisse intervenir. Ne les saluaient que les consommateurs autorisés, ceux de leurs idées, et ils n'étaient pas nombreux. On les craignait : quand ils entraient, les conversations s'arrêtaient net. Par habitude, le silence n'était rompu que lorsqu'ils s'asseyaient. On se méfiait d'eux, on les savait prompts à croiser le fer avec les impertinents. Dans le meilleur des cas, ledit impertinent s'en tirait avec un coup de botte dans le derrière.

Avec « ceux du Métier », désœuvrés à la misère orgueilleuse ou laboureurs sans conviction, ils avaient fêté au cabaret la Saint-Napoléon de 1814 en trinquant à « l'Autre ». Ils se réunissaient de temps en temps pour une veillée, parlaient de leurs campagnes, de leurs blessures. S'agissait-il de travailler, de se rendre utile ?

– Je ne sais que manier le sabre et commander les hommes !
répliquaient la plupart.

Justement, Antonin et Triquet ne perdaient pas la main, ils ferraillaient chaque jour dans la cour. Après la mise en garde, les sabres sifflaient, les lames se froissaient, les deux hommes s'affrontaient en jurant. Il y avait dans tout ça de la rancœur, des frustrations de dangers, de gloire, d'hommes dévoués qui n'avaient plus personne à servir, de carrières contrariées...

La colère habitait Antonin. Il ne vivait plus sa vie mais la subissait. Un matin de fin février 1815, après une nuit agitée, exaspéré plus que d'habitude, il s'enfuit dans les collines à bride abattue, dans la neige et le verglas. Son cheval ne se donnait pas

assez, hésitait, renâclait lors des passages périlleux. Et ce fut la chute, avec fracture tibia-péroné de la jambe gauche, toujours la même à trinquer, sous le poids de la bête. Le verdict tomba :

– Mon pauvre monsieur, immobilisation de plusieurs mois pour une complète réparation.

– Et mon cheval ?

– On a dû l’abattre.

Antonin supportait mal le retour de la religion. Il était devenu de bon ton de se montrer à confesse. L’église abbatiale de Tournus, ex-salle de réunion pour les Jacobins, ex-grenier à foin, ne désemplissait pas lors des nombreuses cérémonies funèbres, imposées comme une espèce de mea culpa de la France après des années d’errements : anniversaires de la mort de Madame Élisabeth², du jeune Louis XVII³, Louis XVI et Marie-Antoinette. À Paris, c’était des services solennels à la mémoire d’ennemis notoires de Napoléon : Moreau⁴, Pichegru⁵, Cadoudal...⁶

La gendarmerie perquisitionna un jour chez Antonin, en fermant les yeux sur les souvenirs de l’Empire.

– Il faudra vous rendre aux offices, au moins le dimanche, lui avait dit le capitaine de gendarmerie.

– Compte là-dessus et bois de l’eau !

L’autre n’avait pas insisté, d’autant qu’avec une jambe cassée, l’ex-lieutenant d’artillerie à cheval avait un excellent alibi. Quant à Triquet, il ne pouvait s’absenter et se devait d’être constamment présent auprès de son maître.

² Madame Élisabeth, née en 1764, sœur de Louis XVI. Guillotinée en 1794.

³ Fils de Louis XVI. Mort à la prison du Temple à l’âge de 10 ans.

⁴ Général Moreau (1763-1813), opposant républicain de Napoléon. Tué à la bataille de Dresde alors qu’il se trouvait parmi l’état-major allié.

⁵ Général Pichegru (1761-1804), général républicain. Condamné pour trahison, il est retrouvé mort dans sa cellule au Temple.

⁶ Cadoudal, général chouan né en 1771. Accusé de conspiration contre Bonaparte, il est guillotiné en 1804.

Les processions étaient rétablies, avec obligation pour les commerçants de fermer boutique ce jour-là. Le 15 août 1814, jour de la Saint-Napoléon pour la plupart plutôt qu'Assomption, les autorités en imposèrent une dans tout le royaume, pour rappeler que la France était sous la protection de la Vierge Marie depuis Louis XIII. Procession peu suivie ou pas du tout dans de nombreuses localités, malgré l'insistance des prêtres.

La haine du curé montait chez beaucoup de Français encore imprégnés de révolution. Ils s'amusaient à lancer des cailloux ou des boules de neige sur les soutanes. Le transfert des cendres de Louis XVI et Marie-Antoinette à la basilique Saint-Denis, le 21 janvier 1815, fut suivi par une foule indifférente, peu respectueuse. Il y eut des rires, des quolibets du genre : « À la lanterne ! » Cette cérémonie devint pour les journaux royalistes l'occasion de violences et d'injures contre la révolution et tout ce qui en découlait. D'habitude, ils remplissaient leurs colonnes de nouvelles ou de détails de cour insignifiants dont les Français n'avaient rien à faire, ou bien citaient en exemple les restitutions de biens nationaux par des bourgeois apeurés. Ces provocations remontaient le peuple. L'irritation, dans les premiers jours de février 1815, avait gagné toutes les classes. Les partisans de l'Ancien Régime reprochaient au roi ses arrangements avec la révolution, dont cette charte qui limitait ses pouvoirs. Militaires en activité ou licenciés, ouvriers, paysans, bourgeois ne se reconnaissaient plus dans ces tentatives de rétablissement d'un autre temps, cet acharnement à gommer les transformations de la société. Les demi-solde conspiraient. La nostalgie prenait les Français, ils se mettaient à regretter l'Homme qu'ils avaient lâché quelques mois plus tôt.

– Et s'Il revenait ?

Le matin du 8 mars 1815... Triquet déboulait tout essoufflé dans la chaumière, avec le visage bouleversé du porteur d'une grande nouvelle.

– Mon lieut'nant, Il est revenu !

– Tu en es sûr ?

– C'est la gazette qui le dit !

Ils se rendirent avec une carriole d'emprunt au café Perraton, où régnait beaucoup d'agitation. Les clients se disputaient l'unique gazette lorsque Antonin s'en saisit d'autorité. On y disait que l'Empereur avait débarqué en Provence le 1^{er} mars. C'était donc vrai ! Pendant que certains quittaient le café tête basse, d'autres trinquaient, les bouchons sautaient, on s'excitait.

Mais Antonin enrageait. Comment reprendre du service avec une jambe pas encore remise ? Une fois rentré chez lui, le mobilier et les ustensiles de cuisine firent les frais d'une immense colère. Ensuite, il resta prostré plusieurs jours, sans boire ni manger. Quant à Triquet, il demeura auprès de son lieutenant, il aurait été trop frustré de n'avoir pas à le servir dans ces moments difficiles.

Le 10 mars, l'Empereur était à Lyon, le 13 au soir à Mâcon, accompagné des populations enthousiastes. Il reprocha aux Mâconnais de n'avoir point disputé leur ville aux Autrichiens et d'avoir laissé agir les Tournusiens et les Chalonnais à leur place, le 23 janvier 1814. Le 14, vers 9 heures, l'Empereur passait à Tournus pavoisée de tricolore. Il n'y resta que deux heures. La conscription, le sang versé, l'occupation du printemps de l'année précédente... on oublia tout ce jour-là. Le 2 avril, l'aigle impérial surmontait la colonne de la place de l'Hôtel de Ville aux cris de « Vive l'Empereur, vive la Nation ! » En mai, Tournus reçut fièrement la Légion d'honneur pour son action du 23 janvier 1814 à Mâcon, cent fusils et deux pièces d'artillerie. Avec le retour de l'Empereur, chacun savait que la guerre devenait inévitable. On réorganisa la Garde nationale pour un service de guerre et de défense. Le maire réquisitionna du monde, dont Triquet, pour construire deux redoutes en pierre, bois et fascines, de chaque côté du pont en rive gauche de la Saône, avec chacune un canon. Car c'est de cette direction que les Autrichiens allaient débouler encore une fois. La ville disposait de poudre mais pas de balles. Le maire fit appel à la bonne volonté pour collecter du plomb

et de l'étain. Triquet réquisitionné passait ses journées dans les redoutes au service d'un des deux canons. Ancien artilleur, il devait former les volontaires.

Le retour ne dura que trois mois, quelqu'un à Paris avait écrit «Cent-Jours». Antonin et Triquet apprirent le désastre improbable de Waterloo quelques jours après la bataille. La Garde impériale avait reculé, du jamais vu. Antonin demeura prostré, incapable de réagir.

Le 10 juillet, les Autrichiens entraient dans la ville. Comme en 1814, l'occupant imposa la fourniture de subsistances bien au-delà des capacités de la ville. Le 25 août, on fêta la Saint-Louis au son d'une fanfare autrichienne, avec une population passive, simplement heureuse de la paix revenue.

Antonin et Triquet vécurent en profonde dépression des jours et des jours. Les belles journées d'été et les jolies moissonneuses ne les déridèrent pas. Une moisson qui allait disparaître dans les réquisitions. Ils ne sortirent plus, en vinrent à détester tout le monde, en particulier le moindre uniforme blanc.

À la mi-août parvenait la lettre de Mathilde de Saint-Martin, comme un signe du destin pour se rendre utile et se ressaisir.

Table des matières

| | |
|-------------------------------------|----|
| PROLOGUE..... | 8 |
| DIJON..... | 16 |
| 17 août 1815..... | 16 |
| EN ROUTE!..... | 25 |
| 18 août 1815..... | 25 |
| 19 août 1815..... | 34 |
| 20 août 1815..... | 36 |
| 21 août 1815..... | 39 |
| 22 août 1815..... | 43 |
| 23 août 1815..... | 44 |
| 24 août 1815..... | 48 |
| 25 août 1815..... | 53 |
| PARIS..... | 59 |
| 26 août 1815..... | 60 |
| ET L'ON REPART!..... | 79 |
| 27 août 1815..... | 79 |
| 28 août 1815..... | 82 |
| 29 août 1815..... | 87 |
| 30 août 1815..... | 89 |
| 31 août 1815..... | 94 |
| 1 ^{er} septembre 1815..... | 96 |

| | |
|------------------------------------|-----|
| <i>2 septembre 1815</i> | 102 |
| <i>3 septembre 1815</i> | 105 |
| <i>4 septembre 1815</i> | 111 |
| WATERLOO, ENFIN... .. | 117 |
| <i>5 septembre 1815</i> | 121 |
| <i>6 septembre 1815</i> | 132 |
| LIÈGE, OÙ L'ON MÈNE L'ENQUÊTE..... | 136 |
| <i>7 septembre 1815</i> | 136 |
| <i>8 septembre 1815</i> | 140 |
| BRUXELLES..... | 145 |
| <i>9 septembre 1815</i> | 145 |
| <i>10 septembre 1815</i> | 147 |
| <i>11 septembre 1815</i> | 152 |
| EN ROUTE POUR CALAIS..... | 153 |
| <i>12 septembre 1815</i> | 153 |
| <i>13 septembre 1815</i> | 157 |
| <i>14 septembre 1815</i> | 161 |
| <i>15 septembre 1815</i> | 171 |
| EN ALBION LA PERFIDE..... | 173 |
| UNE VISITE DE LONDRES..... | 180 |
| <i>16 septembre 1815</i> | 181 |
| <i>17 septembre 1815</i> | 189 |
| DESTINATION PORTSMOUTH..... | 193 |
| <i>20 septembre 1815</i> | 197 |
| <i>20 septembre 1815</i> | 200 |

| | |
|--------------------------------------|-----|
| ENCORE PLUS LOIN, ASHBURTON! | 199 |
| <i>21 septembre 1815</i> | 211 |
| <i>22 septembre 1815</i> | 217 |
| <i>23 septembre 1815</i> | 221 |
| <i>24 septembre 1815</i> | 222 |
| <i>25 septembre 1815</i> | 224 |
| ÉPILOGUE..... | 226 |
| <i>Saint-Cyr, juillet 1816</i> | 226 |
| TABLE DES MATIÈRES..... | 229 |